

Duels excentriques

A propos du récent, et par trop comique duel des généraux André et de Négrier, de l'armée française, nous croyons intéressant de placer sous les yeux de nos lecteurs les lignes qu'on va lire :

Il en est des histoires de duel comme des histoires de chasse : presque toutes ont été contées. Voici pourtant de curieuses anecdotes de duels excentriques, certainement vierges de tout livre et de tout journal. Des vieillards me les ont répétées quand j'étais tout enfant.

Date : le premier Empire ; contrée : le Périgord ; héros : le marquis Merle de Sainte-Marie.

Ce marquis de Sainte-Marie était alors un grand vieillard, duelliste enragé, sorte d'hercule et de géant, vif comme la poudre, brave comme l'épée et plus royaliste qu'un drapeau blanc.

C'était, à cette époque, des rixes incessantes et meurtrières entre royalistes et bonapartistes, militaires et bourgeois. Pour un mot, un geste, un sourire, on mettait flamberge au vent. L'épée, tirée du fourreau, y rentrait toujours ensanglantée, et les pistolets de combat ne rataient jamais. Ce n'étaient point les affaires, mais les adversaires qui "s'arrangeaient" fort proprement.

Un jour, Pierrot d'Issac, duelliste forcené, va trouver Merle de Sainte-Marie et lui tient ce propos logique :

—Marquis, je suis bonapartiste et vous êtes royaliste ; je suis Pierrot et vous êtes Merle. Ne trouvez-vous pas qu'il y a ici un oiseau de trop ?

—Parfaitement, riposte le marquis en se redressant avec une fierté menaçante. Provoqué, je choisis le pistolet et, comme il convient à des oiseaux de notre espèce, je propose que nous battions sur des arbres...

—C'est entendu.

On se rend dans la forêt de Vergt, aux portes de Périgueux, et voilà chaque adversaire sur son arbre. Les témoins, le nez en l'air, assistent à ce combat aérien, extraordinairement singulier.

Les coups partent, les balles se croisent en sifflant, et un bruit significatif se fait dans le feuillage de l'un des deux châtaigniers, perchoirs des combattants.

C'est Pierrot d'Issac qui, blessé à la jambe gauche, dégringole comme une châtaigne mure. Par bonheur, il s'accroche aux dernières branches où les témoins s'empres-sent de le cueillir, tandis que Merle de Sainte-Marie, ce qui n'était pas absolument correct, se met gaiement à siffler son triomphe.

Indigné d'une telle impertinence, Pierrot d'Issac adresse immédiatement un nouveau cartel à son vainqueur, et, huit jours après, il allonge un superbe coup d'épée à son adversaire. Le Pierrot s'était vengé du Merle.

A cette époque ferrailleuse, se trouvait à Périgueux le fameux général Fournier, spadassin sans rival. Sa force au pistolet tenait du prodige.

Dans un hôtel de la ville a lieu un banquet royaliste, que préside le marquis de Sainte-Marie. Le général Fournier, en grand uniforme, pénètre dans la salle du festin, salue avec une exquise courtoisie, s'approche du président, tire son épée, pique une poire dans l'assiette du marquis et la savoure lentement.

Sainte-Marie se lève, saisit un plat de crème au chocolat et le verse sur la tête du général. D'un bout de la table à l'autre, une explosion de rires et de bravos frénétiques. Le général prend une serviette, s'essuie, salue et s'en va.

Une heure après, dans une salle de l'hôtel, à la lueur des bougies, le général Fournier et le marquis échangent un coup d'épée, et gravement blessés à la fois, c'est miracle qu'ils ne succombent pas à la blessure réciproque qui les retient, chacun, près d'un mois au lit.

Un jour, à Périgueux, ce général Fournier, dont les duels excentriques avec le général Dupont ont été si souvent racontés, commit une effroyable imprudence qui se-rail, aujourd'hui, sévèrement châtiée.

Le général se trouvait sur le balcon d'une maison, en compagnie de jeunes et de charmantes dames enthousiastes de sa bravoure et de son habileté sans rivale, à l'épée comme au pistolet.

Passe le chanoine Dutard, vieillard ventripotent et craintif, qui s'en va paisiblement chanter des versets à la cathédrale de Saint-Front. Le chanoine a une manie : c'est de porter à la bouche une rose qui ne quitte jamais ses lèvres.

—Regardez, mesdames, dit le général en armant son pistolet ; je vais d'une balle enlever la rose du chanoine.

Les jeunes femmes, épouvantées d'une telle audace, entourent Fournier, le prient, le supplient, le conjurent de chasser cette idée insensée.

Le coup part, la rose tombe et le chanoine aussi. Mais c'est de peur qu'il fait la

culbute. Sans lui causer une égratignure, la balle a enlevé la rose...

Le général ne fut même pas excommunié. Je reviens au marquis de Sainte-Marie et à son duel le plus fameux.

Je ne sais quel régiment arrive à Périgueux où il doit séjourner cinq ou six jours. Le colonel en passe la revue sur la promenade de Tourny. Les habitants de la ville, curieux mais hostiles, faisaient la haie.

—Faites donc reculer la foule, ordonne le colonel aux sapeurs du régiment.

Les spectateurs s'écartent un peu ; mais un grand vieillard à cheveux blancs, robuste et droit comme un chêne, reste impassible, l'air dédaigneux et fier, les bras croisés sur sa large poitrine.

C'est le marquis de Sainte-Marie. Indigné de cette attitude provocante et hautaine, un capitaine, appelé Roland, s'avance et, du pommeau de son épée, frappe le vieillard récalcitrant.

Merle de Sainte-Marie arrache l'épée des mains de l'officier, la brise comme un rameau de bois mort, et en jette les tronçons au visage de son agresseur. Une lutte s'engage corps à corps, furieuse, insensée ; on sépare, on attache les combattants et, par ordre du colonel, les deux adversaires sont mis aux arrêts, l'officier à la caserne, le marquis dans son hôtel, gardé par trois sentinelles.

Sainte-Marie, prisonnier chez lui, apprend un soir que le régiment doit prendre la route de Paris, le lendemain, vers quatre heures du matin.

Qu'importe ! il se vengera du capitaine. Son plan est fait. Il songe que la cinquième maison après la sienne est la demeure d'un ami intime. Il grimpe dans la cheminée, atteint le toit, longe quatre maisons avec une adresse de coureur et une agilité de chat, s'arrête au logis de son vieux camarade, enlève les tuiles, brise les lattes, descend dans le grenier, prend l'escalier des appartements et se présente quand la famille est à table, se sert une aile de volaille et se verse un grand verre de bordeaux.

On se figure aisément la stupéfaction et la joie des convives. Après souper, le marquis prend son ami à part et lui confie son projet.

Le lendemain, dès l'aurore, le marquis est à cheval, sa fidèle épée cachée sous un ample manteau ; il a l'air ainsi d'un bon bourgeois de la ville se rendant à une foire des environs.

Prenant un chemin de traverse qui abrège, il donne de l'éperon et arrive sur la route de Paris où doit passer le régiment. Là, il attache son cheval à un chêne, met son habit à bas, retrousses les manches de sa chemise et, l'épée à la main, attend.

Bientôt, les uniformes brillent au soleil levant et la poussière s'élève tout le long de la route. Le régiment s'avance, s'approche encore, il arrive, il est là ; campé au milieu du chemin et se dressant de sa haute taille, le marquis de Sainte-Marie, toujours immobile et comme en garde, attend, semble dire : On ne passe pas.

Les soldats s'étonnent, ralentissent le pas ; le colonel s'informe, apprend que le marquis exige satisfaction du capitaine Roland.

—Qu'il en soit ainsi, répond vivement le colonel, allons, capitaine Roland, alignez-vous !

Voilà, ayant tout un régiment pour témoin, les deux adversaires en présence.

Ce ne fut pas long. Au bout de deux minutes, le marquis traversa le cœur du capitaine.

On met son cadavre dans un fourgon, et le marquis Merle de Sainte-Marie, salue le colonel avec une courtoisie parfaite, essuie son épée, endosse son habit et monte à cheval, gagnant Périgueux au petit trot de sa monture.

FULBERT-DUMONTEIL.

PERSONNEL

Cette semaine, le juge St Julien, d'Aylmer, nous a fait le plaisir de visiter nos bureaux. Son Honneur, qui s'intéresse beaucoup aux choses de l'esprit et de la morale publique, a fort loué le bien que fait l'Album Universel, ce dont nous avons été on ne peut plus flattés.

HOTEL PELOQUIN

Les pères de famille, les jours de congé, devraient mener femme et enfants à l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuents. Table de famille de premier choix. Ce but de promenade est un des plus beaux qu'on puisse se proposer au Canada.

STADIUM

La saison du Patin à Roulettes est commencé

PATINAGE
et FANFARE
tous les SOIRS

Y COMPRIS LE DIMANCHE

Aussi les Samedis et
Dimanches après-midi

Association Athlétique
d'Amateurs Le Montagnard

Ceux qui ne sont pas
membres :

Admission 10c.

Patins à roulettes, 15c.
de l'heure.

Instructeurs et salle
de contrôle gratis.

Commencants (Dames
Messieurs), membres
ou ceux qui ne sont
pas membres, ensei-
gnés gratuitement tous
les jours de 10 à 12
a.m. et de 2 à 5 p.m.

Admission 15c.
y compris l'usage des
patins.



Jamais un Marchand Honnête

ne voudrait vous
faire croire que
pour le prix du savon "Baby's
Own Soap" vous puissiez acheter
un savon aussi bon. Bien plus, quel-
que prix que vous payiez vous ne
pouvez pas en acheter un meilleur
que le savon "Baby's Own Soap."

ALBERT SOAPS LIMITED
MFRS.

MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans
le savon et sur la boîte ne sont
JAMAIS TRADUITS